Deuxième Année. — N° 33. Huit pages : CINQ Centimes Jeudi 30 Avril 1891.

L'INTRANSIGEANT

ILLUSTRÉ

PARAISSANT
le Jeudi de chaque semaine

LES MANUSCRITS
non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS { 3 mois..... 1 f. 50 / 6 mois..... 2 f. 25 / Un an..... 4 f. 50
UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, RUE MONTMARTRE — PARIS
Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. VAUGHAN

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Drouot
Dans ses succursales de Mâcon Lyon, Marseille, Nice,
Et aux Bureaux du Journal.

UN REPAS DE NOCE — LUGUBRE DÉNOUEMENT — MORT DE LA MARIÉE

4e page : **Les Dépravés.** — 5e page : **Musique.** — 8e page : **Suicidée par amour.**

qu'elle *montrait* les cymbales à une princesse italienne, laquelle était sourde, et qui commençait à en taper à ravir. La pauvre grande dame, privée du bonheur d'entendre les valses célèbres (voir aux annonces), *Peau de lapin*, *Cul d'artichaut*, *Suisse adorée*, *Braise de campagne*, et autres *Pachas crevés*, qui font les délices de la meilleure société, se payait le plaisir d'un solo de cymbales dans ses appartements. Chaque coup de cet horrible instrument lui procurait dans la région de l'épigastre une sensation des plus exquises. C'était la seule joie de sa vie! Elle *entendait* du ventre. Elle offrait donc des concerts à son abdomen.

Mon ami Paul trouva ça tout naturel, à la longue.

— Et puis, ajouta Fionie, — la narratrice s'appelait Fionie, étant Danoise, — et puis, c'est infiniment mieux payé le cachet que mon autre métier de professeur de langues. Car, ami, je vous l'avoue, voilà cinq ans que j'ai collé en vain, derrière les vitrines de mon petit rez-de-chaussée, à Passy, des écriteaux sur lesquels on lit :

Enseignement professionnel
SEVRAGE — VOLONTARIAT
PIANO
LANGUES ÉTRANGÈRES

— Bah!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. En vain j'annonce depuis cinq ans que je suis prête à élever, du sevrage au volontariat, les enfants qu'on voudrait bien me confier, il ne me vient aucun enfant. Par exemple, il me vient des compatriotes, mais le métier est échinant.

— Quel métier?

— Je leur apprends du français pratique, par phrases, comme à des perroquets.

— Expliquez-vous, Fionie.

— Voici : mes compatriotes arrivant à Paris, savent le français, en général, mais ils ne le prononcent pas; or, je leur enseigne à le prononcer, voilà tout, mais c'est échinant... et puis, dame, ce ne sont pas toujours des phrases très convenables qu'ils me demandent de leur apprendre à prononcer tout de suite, ce sont généralement des phrases qu'ils destinent à être distribuées aux Folies-Bergère, dans le promenoir.

— Hum! Hum! — Si Hamlet savait ça! quels potins à Elseneur!

— Ils me disent, en danois, ce qu'ils veulent prononcer, et, à haute voix, pendant des heures, je leur serine la phrase; ils la répètent après moi, mal, je la leur répète, ils la répètent encore, et ainsi de suite, pendant des demi-journées. Vous comprenez que, le soir, je suis morte de fatigue. On ne crie pas à haute et intelligible voix, syllabe par syllabe, cent ou cent cinquante fois, des phrases telles que celle-ci : « *Made-moi-sel-le, à quel-le heu-re peut-on aller chez vous le matin?* » sans avoir la poitrine brisée. Aussi, depuis que j'ai découvert ma princesse, je suis aux anges. Dame, j'ai les oreilles qui me cornent un peu le soir, car ma princesse tape fort : il y a des jours où son épigastre est dur de fibre, mais, c'est égal, j'aime mieux ça que les interminables répétitions de : *Aimez-moi, mon enfant, j'ai le sac*, dont mes compatriotes font usage.

Elle dit, et se tut.

Ces aveux inspirèrent à mon ami Paul une passion sans bornes pour mademoiselle Fionie ; il le lui déclara séance tenante...

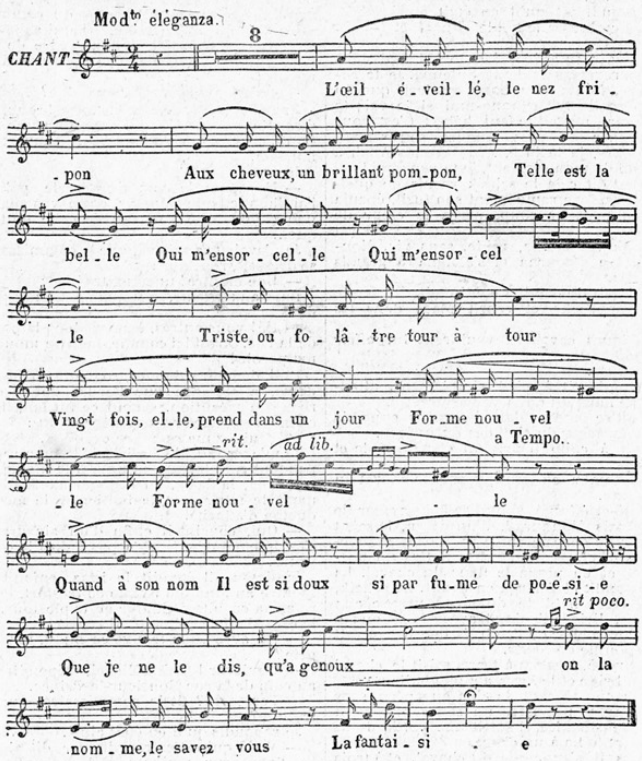
Je n'ai rien de plus à ajouter, mon ami Paul est aujourd'hui incommensurablement notaire. En dire davantage serait de l'indiscrétion.

Seulement je puis glisser ceci, que chaque fois que mon ami Paul entend une musique militaire, il essuie une grosse larme au moment où les cymbales exhalent cette harmonie que les piles d'assiettes fracassées dans les offices s'efforcent d'égaler, mais en vain.

Ernest d'Hervilly.

LA FANTAISIE

Paroles de J. FUCHS. *Musique de* GASTON MAQUIS.



2

Sur un gai rayon de soleil,
Chez moi souvent, à mon réveil,
Par la fenêtre
Elle pénètre.
« Debout! dit-elle, ami, c'est moi!
Et dans mon cœur je sens la foi
Soudain renaître

(Refrain)

3

A mon travail courant soudain,
J'exécute, en un tour de main,
Une merveille
Sans pareille.
Mon succès ne m'étonne pas,
Car ma maîtresse est là, tout bas,
Qui me conseille.

(Refrain)

4

Dans ses bras qui n'a pas tenu
Ce démon bizarre, inconnu,
Que l'on caresse
Avec ivresse.
Tout véritable artiste, un jour
Au moins, a possédé l'amour
De ma maîtresse.

(Refrain)

Pour recevoir franco notre édition grand format de « LA FANTAISIE » avec accompagnement de piano, (FOUQUET, éditeur, 9, boulevard Saint-Denis), envoyer 50 cent. en timbres-poste.

SUICIDES

Il ne passe guère de jour sans qu'on lise dans quelque journal le fait divers suivant:

« Dans la nuit de mercredi à jeudi, les habitants de la maison portant le n° 40 de la rue de... ont été réveillés par deux détonations successives. Le bruit partait d'un logement habité par M. X... La porte fut ouverte, et on trouva ce locataire baigné dans son sang, tenant encore à la main le revolver avec lequel il s'était donné la mort.

« M. X... était âgé de cinquante-sept ans, jouissait d'une aisance honorable et avait tout ce qu'il faut pour être heureux. On ignore absolument la cause de sa funeste détermination. »

Quelles douleurs profondes, quelles lésions du cœur, désespoirs cachés, blessures brûlantes poussent au suicide ces gens qui sont heureux? On cherche, on imagine des drames d'amour, on soupçonne des désastres d'argent et, comme on ne découvre jamais rien de précis, on met sur ces morts, le mot « Mystère ».

Une lettre trouvée sur la table d'un de ces « suicidés sans raison », et écrite pendant la dernière nuit, auprès du pistolet chargé, est tombée entre nos mains. Nous la croyons intéressante. Elle ne révèle aucune des grandes catastrophes qu'on cherche toujours derrière ces actes de désespoir; mais elle montre la lente succession des petites misères de la vie, la désorganisation fatale d'une existence solitaire, dont les rêves sont disparus; elle donne la raison de ces fins tragiques que les nerveux et les sensitifs seuls comprendront.

La voici :

« Il est minuit. Quand j'aurai fini cette lettre, je me tuerai. Pourquoi? Je vais tâcher de le dire, non pour ceux qui liront ces lignes, mais pour moi-même, pour renforcer mon courage défaillant, me bien pénétrer de la nécessité maintenant fatale de cet acte qui ne pourrait être que différé.

J'ai été élevé par des parents simples qui croyaient à tout. Et j'ai cru comme eux.

Mon rêve dura longtemps. Les derniers lambeaux viennent seulement de se déchirer.

Depuis quelques années déjà un phénomène se passe en moi. Tous les événements de l'existence qui, autrefois resplendissaient à mes yeux comme des aurores, me semblent se décolorer. La signification des choses m'est apparue dans sa réalité brutale; et la raison vraie de l'amour m'a dégoûté même des poétiques tendresses.

Nous sommes les jouets éternels d'illusions stupides et charmantes toujours renouvelées.

Alors, vieillissant, j'avais pris mon parti de l'horrible misère des choses, de l'inutilité des efforts, de la vanité des attentes, quand une lumière nouvelle sur le néant de tout m'est apparue, ce soir, après dîner.

Autrefois, j'étais joyeux! Tout me charmait : les femmes qui passent, l'aspect des rues, les lieux que j'habite; et je m'intéressais même à la forme de mes vêtements. Mais la répétition des mêmes visions a fini par m'emplir le cœur de lassitude et d'ennui, comme il arriverait pour un spectateur entrant chaque soir au même théâtre.

Tous les jours, à la même heure depuis trente ans, je me lève; et dans le même restaurant, depuis trente ans, je mange aux mêmes heures les mêmes plats apportés par des garçons différents.

J'ai tenté de voyager? L'isolement qu'on éprouve en des lieux inconnus m'a fait peur. Je me suis senti tellement seul sur la terre, et si petit, que j'ai repris bien vite la route de chez moi.

Mais alors l'immuable physionomie de mes meubles, depuis trente ans à la même place, l'usure de mes fauteuils que j'avais connus neufs, l'odeur de mon appartement (car chaque logis prend, avec le temps, une odeur particulière), m'ont donné, chaque soir, la nausée des habitudes et la noire mélancolie de vivre ainsi.

Tout se répète sans cesse et lamentablement. La manière même dont je me mets en rentrant la clef dans la serrure, la place où je trouve toujours mes allumettes, le premier coup-d'œil jeté dans ma chambre quand le phosphore s'enflamme, me donnent envie de sauter par la fenêtre et d'en finir avec ces événements monotones auxquels nous n'échappons jamais.

J'éprouve chaque jour, en me rasant, un désir immodéré de me couper la gorge; et ma figure, toujours la même, que je revois dans la petite glace avec du savon sur les joues, m'a plusieurs fois fait pleurer de tristesse.

Je ne puis même plus me retrouver auprès des gens que je rencontrais jadis avec plaisir, tant je les connais, tant je sais ce qu'ils vont me dire et ce que je vais répondre, tant j'ai vu le moule de leurs pensées immuables, le pli de leurs raisonnements. Chaque cerveau est comme un cirque, où tourne éternellement un pauvre cheval enfermé. Quels que soient nos efforts, nos détours, nos crochets, la limite est proche et arrondie d'une façon continue, sans saillies imprévues et sans porte sur l'inconnu. Il faut tourner, tourner toujours, par les mêmes idées, les mêmes joies, les mêmes plaisanteries, les mêmes habitudes, les mêmes croyances, les mêmes écœurements.

Le brouillard était affreux, ce soir. Il enveloppait le boulevard où les becs de gaz obscurcis semblaient des chandelles fumeuses. Un poids plus lourd que d'habitude me pesait sur les épaules. Je digérais mal, probablement.

Car une bonne digestion est tout dans la vie. C'est elle qui donne l'inspiration à l'artiste, les désirs amoureux aux jeunes gens, des idées claires aux penseurs, la joie de vivre à tout le monde, et elle permet de manger beaucoup (ce qui est encore le plus grand bonheur). Un estomac malade pousse au scepticisme, à l'incrédulité, fait germer les songes noirs et les désirs de mort. Je l'ai remarqué fort souvent. Je ne me tuerais peut-être pas si j'avais bien digéré ce soir.

Quand je fus assis dans le fauteuil où je m'asseois tous les jours depuis trente ans, je jetai les yeux autour de moi, et je me sentis saisi par une détresse si horrible que je me crus près de devenir fou.

Je cherchai ce que je pourrais faire pour échapper à moi-même? Toute occupation m'épouvanta comme plus odieuse encore que l'inaction. Alors, je songeai à mettre de l'ordre dans mes papiers.

Voici longtemps que je songeais à cette besogne d'épurer mes tiroirs ; car depuis trente ans, je jette pêle-mêle dans le même meuble mes lettres et mes factures, et le désordre de ce mélange m'a souvent causé bien des ennuis. Mais j'éprouve une telle fatigue morale et physique à la seule pensée de ranger quelque chose que je n'ai jamais eu le courage de me mettre à ce travail odieux.

Donc je m'assis devant mon secrétaire et je l'ouvris, voulant faire un choix dans mes papiers anciens pour en détruire une grande partie.

Je demeurai d'abord troublé devant cet entassement de feuilles jaunies, puis j'en pris une.

Oh! ne touchez jamais à ce meuble, à ce cimetière, des correspondances d'autrefois, si vous tenez à la vie! Et, si vous l'ouvrez par hasard, saisissez à pleines mains les lettres qu'il contient, fermez les yeux pour n'en point lire un mot, pour qu'une seule écriture oubliée et reconnue ne vous jette d'un seul coup dans l'océan des souvenirs; portez au feu ces papiers mortels; et, quand ils seront en cendres, écrasez-les encore en une poussière invisible... ou sinon vous êtes perdu... comme je suis perdu depuis une heure!...

Ah! les premières lettres que j'ai relues ne m'ont point intéressé. Elles étaient récentes d'ailleurs, et me venaient d'hommes vivants que je rencontre encore assez souvent et dont la présence ne me touche guère. Mais soudain une enveloppe m'a fait tressaillir. Une grande écriture large y avait tracé mon nom ; et brusquement les larmes me sont montées aux yeux. C'était mon plus cher ami, celui-là, le compagnon de ma jeunesse, le confident de mes espérances; et il m'apparut si nettement, avec son sourire bon enfant et la main tendue vers moi qu'un frisson me secoua les os. Oui, oui, les morts reviennent, car je l'ai vu! Notre mémoire est un monde plus parfait que l'univers : elle rend la vie à ce qui n'existe plus!

La main tremblante, le regard brumeux, j'ai relu tout ce qu'il me disait, et dans mon pauvre cœur sanglotant j'ai senti une meurtrissure si douloureuse que je me mis à pousser des gémissements comme un homme dont on brise les membres.

Alors j'ai remonté toute ma vie ainsi qu'on remonte un fleuve. J'ai reconnu des gens oubliés depuis si longtemps que je ne savais plus leur nom. Leur figure seule vivait en moi. Dans les lettres de ma mère, j'ai retrouvé les vieux domestiques et la forme de notre maison et les petits détails insignifiants où s'attache l'esprit des enfants.

Oui, j'ai revu soudain toutes les vieilles toilettes de ma mère avec ses physionomies différentes suivant les modes qu'elle portait et les coiffures qu'elle avait successivement adoptées. Elle me hantait surtout dans une robe de soie à ramages anciens; et je me rappelais une phrase, qu'un jour, portant cette robe, elle m'avait dite : « Robert, mon enfant, si tu ne te tiens pas droit, tu seras bossu toute ta vie. »

Puis soudain, ouvrant un autre tiroir, je me retrouvai en face de mes souvenirs d'amour : une bottine de bal, un mouchoir déchiré, une jarretière même, des cheveux et des fleurs desséchées. Alors les doux romans de ma vie, dont les héroïnes encore vivantes ont aujourd'hui des cheveux tout blancs, m'ont plongé dans l'amère mélancolie des choses à jamais finies. Oh! les fronts jeunes où frisent les cheveux dorés, la caresse des mains, le regard qui parle, les cœurs qui battent, ce sourire qui promet

les lèvres, ces lèvres qui promettent l'étreinte... Et le premier baiser..., ce baiser sans fin qui fait se fermer les yeux, qui anéantit toute pensée dans l'incommensurable bonheur de la possession prochaine.

Prenant à pleines mains ces vieux gages des tendresses lointaines, je les couvris de caresses furieuses, et dans mon âme ravagée par les souvenirs, je revoyais chacune à l'heure de l'abandon, et je souffrais un supplice plus cruel que toutes les tortures imaginées par toutes les fables de l'enfer.

Une dernière lettre restait. Elle était de moi et dictée de cinquante ans auparavant par mon professeur d'écriture. La voici :

« Ma petite maman chérie,

« J'ai aujourd'hui sept ans. C'est l'âge de raison, j'en profite pour te remercier de m'avoir donné le jour.

« Ton petit garçon qu'ui tadore,

« ROBERT. »

C'était fini. J'arrivais à la source, et brusquement je me retournai pour envisager le reste de mes jours. Je vis la vieillesse hideuse et solitaire, et les infirmités prochaines et tout fini, fini, fini! Et personne autour de moi.

Mon revolver est là, sur la table... Je l'arme... Ne relisez jamais vos vieilles lettres. »

Et voilà comment se tuent beaucoup d'hommes dont on fouille en vain l'existence pour y découvrir de grands chagrins.

GUY DE MAUPASSANT.

Prime de l'Intransigeant Illustré

*L'*Intransigeant Illustré *offre à ses lecteurs et à ceux de l'*Intransigeant *une prime tout à fait exceptionnelle. Il a réuni dans un superbe encartage les éditions de luxe, avec accompagnement de piano, des 15 premières chansons publiées depuis l'apparition du premier numéro.*

Ce magnifique album illustré en couleurs par Steinlen contient :

MARCEL LEGAY.... *Do! Gente Yvonne, Do!* (Berceuse) Poésie de Paul Roinard.
GUSTAVE NADAUD. *L'Epingle sur la manche.*
GASTON MAQUIS... *Visite à Ninon!*
MARCEL LEGAY.... *La Sainte-Bohème.* Poésie de Théodore de Banville.
MARCEL LEGAY.... *A la Dérive,* Poésie de Jean Richepin.
PAUL DARTHU..... *Eternelles Amours* (Mélodie) Poésie d'Hippolyte Ryon.
DÉSIRÉ DIHAU..... *Quand les Lilas reflouriront* (mélodie). Poésie de Georges Auriol.
CH. MOREAU..... *Bonsoir* (Chansonnette), Poésie de A. Philibert.
DARCIER..... *Si tu l'avais voulu* (romance).
GUSTAVE NADAUD. *Quatre Ivresses.*
PIERRE DUPONT... *Le Camée.*
MARCEL LEGAY.... *Les Polichinelles.* Poésie de Maurice Millot.
ALMA ROUCH ..... *Les Cerisiers.* Poésie d'Alphons Daudet.
GASTON MAQUIS... *Aïvelle (la Montmartroise).* Poésie d'Adrien Jean.
GUSTAVE NADAUD. *Vous n'êtes pas vieux (Le Grand-Père).*

Cette prime musicale est mise en vente dans nos bureaux et envoyée franco à ceux de nos lecteurs qui en feront la demande, au prix de 5 francs.

NADIR

Le scheik Mouhurad sellait, lui-même, son bel étalon arabe.

Il caressait la croupe noire du cheval, et ce dernier faisait entendre un hennissement d'impatience et de gaieté.

Mouhurad se mit à lui parler :

— Mon brave Nadir, dit-il, nous allons partir pour le combat. Nous allons chasser l'Européen qui vient souiller le sol sacré de notre patrie. Nous délivrerons le sol chéri des ennemis qui veulent se l'approprier. Tu te laveras les pieds dans leur sang. Leurs corps serviront de tapis à tes sabots. Que tu es beau, Nadir! Dis, te souviens-tu de la belle Suleima aux seins d'ivoire? Tu as eu le bonheur de la porter. Ses blanches hanches se sont reposées sur ta croupe. Sa main a caressé ta crinière; ses lèvres de corail ont baisé ton front. Quel honneur pour toi, Nadir! Tu la reverras après la bataille, tu la reverras, et elle te flattera. Et ton maître sera jaloux de toi, lorsqu'elle entourera ta tête de ses bras de marbre, et que tes naseaux, s'abaissant vers elle, toucheront son sein. Je t'achèterai un harnais, orné d'or et de pourpre. Suleima montera sur toi, et tu frissonneras de volupté au doux contact de sa chair.

Ainsi parlait le scheik, et, pendant ce temps, il avait achevé ses préparatifs.

Il sauta légèrement sur son cheval, qui s'éloigna au grand trot.

Lorsqu'il fut à la tête de ses hommes, ceux-ci se dirigèrent vers l'ennemi.

Mouhurad, pendant la bataille, se montrait au plus fort de la mêlée, là où il y avait le plus de danger.

Nadir piaffait en secouant sa crinière.

Tout à coup une balle l'atteignit. Il s'affaissa sous son maître.

Celui-ci sauta immédiatement à terre et releva l'étalon. Puis il le conduisit doucement, à la main, hors de la ligne du combat. Il choisit un endroit frais et à l'ombre; là, il s'arrêta afin d'inspecter la blessure de son cheval. Celle-ci était mortelle.

Lorsqu'il vit qu'il en était ainsi, Mouhurad embrassa le noble animal et lui dit ces mots :

— Nadir, tu es blessé à mort. Jamais plus tu ne reverras la belle Suleima. Je te remercie, Nadir, des bons services que tu m'as rendus. Pardonne-moi si je vais te faire mal, mais il le faut, hélas! C'est pour épargner de plus longues souffrances. D'ailleurs, je le jure, et je prends Allah à témoin de mon serment, je te vengerai!

Ayant dit cela le scheik recula de quelques pas, leva rapidement son fusil, épaula et, du premier coup, perça le cœur de Nadir.

Le cheval tomba, raide, sans vie. Mouhurad se détourna et s'éloigna à grands pas.

Le bruit du combat continuait.

Il s'approcha et reprit place dans les rangs.

Quelques cavaliers voulurent lui offrir leurs chevaux.

Il refusa.

Il combattit à pied, simplement, attendant le moment de sa vengeance.

Il sut se faufiler dans les rangs ennemis et s'approcher du chef des Européens.

Tout à coup il prit un élan terrible et bondit.

Il retomba en croupe sur le cheval du capitaine.

Celui-ci effrayé voulut se débarrasser de lui; mais Mouhurad, d'un main, le saisit autour du corps et lui paralysa les mouvements des bras, de l'autre, il tira un poignard et en piqua le flanc du cheval. La bête bondit et s'élança en avant. Le scheik, avec cette habileté du singe propre aux Arabes, dirigea l'animal avec ses genoux et le fit approcher de l'endroit où se trouvait la dépouille de Nadir.

Arrivé là, il sauta à terre, saisit le cheval par la bride et le força à s'agenouiller.

Puis empoignant le chef européen, sans que l'autre pût faire un seul mouvement pour se défendre, il sortit une corde de sa poche et le lia à un arbre.

Alors il s'approcha du cheval, et à trois reprises lui enfonça son poignard dans le flanc.

Un flot de sang jaillit. La pauvre bête n'existait plus.

Mouhurad leva les yeux au ciel et prononça ces paroles :

— Le prophète m'est témoin que j'ai tenu mon serment.

Puis, se tournant vers l'Européen, il le délia, et lui dit :

— Tes esclaves ont tué mon étalon, mon Nadir; je l'ai vengé en assassinant l'âne qui te servait de monture. Il est vrai que cet animal que tu appelles cheval, je crois, ne valait pas le mien. Mais cela me suffit, et cela suffit à Nadir. Je le sais. Tu peux aller en paix, maintenant. Je ne te ferai rien avant que tu sois retourné vers les tiens. Alors, quand tu auras mis cinq ou six rangs d'hommes entre toi et moi, je viendrai, tes soldats s'enfuiront comme des lapins et j'irai t'arracher ton cœur maudit, afin de l'offrir au dernier de mes valets, qui le donnera en nourriture aux pourceaux.

Ayant dit ces mots, le scheik, se tourna et fit signe à l'autre qu'il pouvait s'éloigner.

Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il sentit l'acier d'un poignard lui pénétrer entre les deux épaules.

Il tomba comme un bloc, baigné dans son sang.

L'Européen s'approcha le sourire aux lèvres.

L'Arabe se tourna, se souleva péniblement sur son coude et, dans un dernier effort, lui cracha au visage.

L'autre devint livide, il leva le pied et, avec le talon, écrasa la figure du moribond.

Frédéric de SPENGLER.

Le Monsieur
QUI A TROUVÉ UNE MONTRE

Du haut du tramway de l'Etoile, je crus voir à l'ami Breloc qui, justement traversait la place Blanche, une figure à ce point révolutionnée, que je descendis de voiture exprès pour l'aller questionner :

— Eh! bon Dieu, qu'est ceci, Breloc? et quel est ce visage plus mélancolique cent fois qu'une boutique fermée pour cause de décès?

Il répondit :

— Ne m'en parle pas; j'ai failli aller en prison.

Entendant cela, je supposai qu'il avait commis quelque malhonnêteté et je me mis à pousser les hauts cris, mais lui, sans doute, me devina, car il s'écria :

— Tu n'y es pas!... J'ai failli aller en prison à cause d'une saleté de montre que j'ai trouvée cette nuit, boulevard Saint-Michel, et fidèlement reportée ce matin chez le commissaire de police de mon quartier. Hein, elle est raide celle-là? Rien de plus vrai, pourtant; et j'en suis encore malade, d'ahurissement et de stupeur. Du reste, tu vas en juger. Tu as bien cinq minutes?

— Parbleu!

— Ecoute-moi, alors. Et tâche que ça te profite.

Muni de la montre en question — une belle montre d'homme, ma foi, boîtier en or avec initiales en platine — je me présentai donc sur le coup de neuf heures du matin, au commissariat de la rue Duperré, et demandai à être introduit près du commissaire de police. Ce personnage, qui achevait de boire son chocolat, donna l'ordre de me faire entrer et sans me faire asseoir ni rien, me dit :

— Qu'est-ce que vous demandez?

J'avais pris l'air de circonstance, le sourire discret du monsieur qui accomplit une action d'éclat et qui s'attend à être couvert de lauriers.

Je répondis :

— Monsieur le commissaire de police, j'ai l'honneur de déposer entre vos mains une montre que j'ai trouvée cette nuit et que...

Je n'avais pas achevé, que le commissaire se dressait, répétant :

— Une montre! une montre!

Puis aux agents, qui jouaient au piquet dans le poste :

— Hé! vous autres, fermez-donc la porte de la rue. On est ici comme dans un moulin, ma parole!

Et il demeura debout, rognant entre ses dents, à attendre que l'ordre donné eût reçu son exécution. Quand ce fut fait, il se calma, replongea en son siège et dit :

— Veuillez me remettre cet objet.

Je m'exécutai. Il se saisit de la montre, et pendant une longue minute il la mania, la retourna, la flaira, en fit jouer alternativement le remontoir, le boîtier et le mousqueton d'attache.

— Oui, conclut-il enfin d'un air grave, c'est une montre. Il n'y a pas à dire le contraire.

Là-dessus il étendit le bras, enfouit la montre au fond d'un vaste coffre-fort, qu'il referma ensuite à double et triple tour. Je le regardai faire, étonné. Il reprit :

— Où avez-vous trouvé ce bijou, je vous prie?

— Boulevard Saint-Michel, répondis-je, au coin de la rue Monsieur-le-Prince.

— Par terre? fit le commissaire; sur le trottoir?

Je répondis qu'il en était ainsi.

— Voilà qui est extraordinaire, dit alors, en fixant sur moi un œil méfiant, cet homme bien plus extraordinaire encore. Le trottoir, ce n'est pas une place à mettre une montre.

— J'avoue... insinuai-je en souriant.

Sec, le commissaire dit :

— Assez! je ne vous demande pas de commentaires.

Je me tus et cessai de sourire.

Lui reprit :

— Qui êtes-vous, d'abord?

Je me nommai.

— Où demeurez-vous?

Je dis que j'habitais place Blanche, 26.

— Quels sont vos moyens d'existence?

J'exposai que j'avais douze mille livres de rentes.

— Quelle heure était-il à peu près, quand vous avez trouvé cette montre?

— Il était trois heures du matin.

— Pas plus? s'exclama le commissaire devenu soudainement ironique.

— Mon Dieu non, dis-je ingénument.

Il continua :

— Et qu'est-ce que vous faisiez, à trois heures du matin, au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue Monsieur-le-Prince, vous qui *dites* habiter place Blanche?

— Comment, je *dis?*

— Oui, vous le dites.

— Si je le dis, c'est que cela est.

— C'est ce qu'il faudra établir. En attendant faites-moi donc le plaisir de ne pas détourner la question et de me répondre quand je vous parle. Je vous demande ce que vous faisiez à une heure aussi avancée de la nuit, en un quartier qui n'est pas le vôtre?

— Parbleu, dis-je, je revenais d'une maison amie où j'avais passé la soirée.

— Ah! bah.

— Sans doute.

— Eh bien, je vous fais mes compliments, railla mon interlocuteur; vous menez une jolie existence.

Et après un instant de silence.

— Vous n'avez jamais eu de condamnations, Breloc?

Ceci mit le comble à la mesure. Je m'écriai :

— De condamnations!... Ah çà! me prenez-vous pour un escroc? Vous commencez par m'embêter avec votre interrogatoire.

Je dis, et, dans le même instant, jugeai ma dernière heure venue. D'un bond, le commissaire s'était mis sur ses pieds et maintenant il marchait sur moi, suant, bavant, le sang à la face. Sous la broussaille de ses sourcils, je voyais flamber ses yeux de fauve.

— Vous dites? bégaya-t-il; vous dites?

Je tentai de placer un mot, mais il ne m'en laissa pas le temps. Il rugit :

— Et je dis, moi, que je vais vous envoyer au Dépôt, ça ne va pas traîner! C'est l'heure du panier à salade, justement. Qui est-ce qui m'a bâti un polichinelle pareil? Ah! vous voulez faire de la rouspétance! Ah! vous voulez vous ficher de moi, et de la loi que je représente. Eh bien, vous êtes bien tombé!

Puis, scandant chacune de ses phrases à grands coups de poing abattus parmi les paperasses de sa table :

— Eh! tonnerre de Dieu, est-ce que je vous connais, moi! Est-ce que je sais qui vous êtes? Vous dites que vous vous appelez Breloc, je n'en sais rien! Vous dites que vous habitez place Blanche, qu'est-ce qui me le prouve? Vous dites que vous avez douze mille livres de rentes, est-ce que je suis forcé de vous croire? Faites-les donc voir un peu, vos douze mille livres de rentes, hein; vous seriez bien en peine de les montrer?

J'étais abasourdi.

— Tout cela n'est pas clair, conclut-il avec violence : je dis, entendez-vous bien, que tout cela n'est rien moins que clair et que j'ignore si vous ne l'avez pas volée, moi, cette montre!

— Volée!

— Oui, volée! Et puis, ce n'est pas tout ça; je vais en avoir le cœur net.

Des agents, au bruit, étaient venus. Il leur cria :

— Fouillez cet homme!

L'homme c'était moi. En une seconde, je fus tel qu'un petit Saint-Jean, ma chemise tombée autour de mes pieds nus.

— Ah! vous voulez faire le malin répétait le commissaire, goguenard; ah! vous voulez faire le malin — Levez-lui donc les bras, vous autres; faites-lui donc écarter les jambes.

Au renouvelé de tant de misères, la voix de Breloc s'altérait. Mais comme je riais, moi, aux larmes, hochant la tête, satisfait, reconnaissant là tout entières ces deux vieilles ennemies acharnées des gens de bien, l'administration et la loi :

— Que j'en trouve encore une, de montre!... hurla en manière de morale mon infortuné camarade, ce pendant que son poing exaspéré et clos élevait une menace vers l'avenir.

Georges COURTELINE.

LA RENTRÉE AU DÉPOT

Ayant eu la bonne fortune, au lendemain de Villersexel, de se procurer des vêtements civils, le petit de Liriac, le sergent-fourrier de la 17e compagnie de marche, mit bas son uniforme et s'habilla... en voyou.

Grâce à ce stratagème et à l'absence parfaite de moustaches sur sa lèvre supérieure de Liriac réussit à gagner au pied. Les Prussiens l'arrêtèrent bien trois ou quatre fois, mais il se tira d'affaire, avec son air de galopin, et messieurs les ennemis lui firent l'honneur de le considérer comme un maraudeur et un corbeau en trouvant sur lui ses galons de sergent, gagnés par lui à Dijon, le 21 janvier, et dont il n'avait pu se résoudre à se séparer.

De Liriac, donc, rejoignit le dépôt à Embrun, où le ministre de la guerre l'avait envoyé geler, dans la crainte qu'il ne fût enlevé à Auxonne.

Or, cette partie de la route, de Grenoble à Embrun, sept étapes en pleine neige, à travers la montagne, la rafale tantôt dans le nez, tantôt dans le dos, n'avait pas été pour remonter le fourrier; d'autant que ses souliers abandonnaient un morceau de semelle à chaque pas, que sa blouse tombait en lambeaux, que son pantalon demandait grâce, et qu'enfin, il n'avait plus un sou en poche.

Aussitôt les formalités de reconnaissance accomplies, on l'habilla, on lui donna un matelas et une couverture, seule literie disponible pour le quart d'heure, et il fut invité à se rendre dans une chambrée située sous les toits, en attendant qu'il fût possible de lui trouver une place. Dame! c'est qu'il arrivait chaque jour du monde à Embrun! tout était plein, archi-plein! Songez donc, le dépôt du 14e chasseurs avait fourni plus de compagnies de marche que n'importe quel régiment de ligne, je dis des plus zélés.

Là-haut, dans cette chambrée, où sous-officiers, caporaux et chasseurs se pressaient pêle-mêle, on avait placé les matelas les uns à côté des autres, d'abord pour tenir moins de place, ensuite pour avoir plus chaud. Oui, plus chaud. Et du diable, si cela était à dédaigner. Point de poêle, partant point de feu. Par surcroît, des fenêtres mal closes et la plupart des carreaux cassés. Aussi, ce qu'on ne se gênait pas pour qualifier l'officier de casernement!

De Liriac ne s'arrêta pas à ces menus propos. Il avait faim. Il alla dîner. Il était exténué, il monta se rouler dans sa couverture, une fois son dîner expédié, brûlant la politesse aux camarades qui auraient bien voulu bavarder un brin.

Cinq minutes après, il ronflait.

Peu à peu, tous les bruits s'éteignirent. L'extinction des feux avait sonné. Il n'y avait plus que les sentinelles d'éveillées et, au bas du roc à pic, sur lequel est construit le quartier, les loups en bande, gueules sanglantes, yeux phosphorescents qui, chaque nuit, hurlaient et dansaient de terribles sarabandes sur la pelouse de neige.

Tout à coup, de Liriac poussa un cri et s'éveilla.

Autour de lui, tout était noir, la lampe s'était éteinte.

En dépit de l'agglomération d'une soixantaine d'hommes, couchés les uns presque sur les autres, serrés en cette boîte comme harengs en caque, un froid terrible lui